

Alain Jauvion

Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative, CNRS - Paris X

MIMESIS ET VIOLENCE CHEZ RENÉ GIRARD

Parti de la critique littéraire — *Mensonge romantique et vérité romanesque* (1961), *Dostoïevski : du double à l'unité* (1963) — René Girard, fort de l'intuition des grands romanciers sur le désir mimétique et son rapport au sacré, aboutit à une *anthropologie fondamentale* centrée sur la question de la violence, de la violence inhérente au monde des hommes : « violence essentielle et première qui naît de la relation initiale de l'homme avec son semblable », une violence sans cesse cachée : « violence déjà organisée par le système religieux de la culture, c'est-à-dire violence scindée d'avec elle-même pour être rendue plus supportable aux sociétés humaines [...] » (Chirpaz, 1980, p. 116).

S'interrogeant sur l'origine de toute culture, René Girard rencontre le religieux et, à l'origine du religieux, le sacrifice, fait primordial et point culminant de tous les rites, dont la vérité est de contenir une violence fondamentale, inhérente à l'homme, une violence essentielle et de nature mimétique, négligée jusqu'à présent par les chercheurs.

La théorie générale de la culture de René Girard est audacieuse. René Girard offre une synthèse de nos connaissances sur l'homme et la société, répond à la question de l'origine des cultures et de la nature du religieux et donne un statut théorique à la notion de mimesis. De ce fait, aucun aspect de la pensée de René Girard ne saurait être ignoré par la recherche contemporaine.

La thèse de René Girard, présentée dans l'essai *La violence et le sacré* (1972) et dans le livre-interview *Des choses cachées depuis la fondation du monde* (1978), se développe de la manière suivante : l'homme, nous révèle René Girard, est animé d'un désir d'appropriation mimétique en ce sens que le sujet désirant ne désire pas des objets, en tant qu'ils seraient désirables par eux-mêmes, mais parce qu'autrui en les désirant, les rend désirables, car l'homme n'est que pour autant qu'il imite son semblable. « Le désir est essentiellement mimétique, il se calque sur un désir modèle ; il élit le même objet que ce modèle. » (Girard, 1972, p. 205). « Une

fois que ses besoins primordiaux sont satisfaits, et parfois même avant, l'homme désire intensément, mais il ne sait pas exactement quoi, car c'est l'être qu'il désire, un être dont il se sent privé et dont quelqu'un d'autre lui paraît pourvu. Le sujet attend de cet autre qu'il lui dise ce qu'il faut désirer, pour acquérir cet être. Si le modèle, déjà doté, semble-t-il, d'un être supérieur désire quelque chose, il ne peut s'agir que d'un objet capable de conférer une plénitude d'être encore plus totale. Ce n'est pas par des paroles, c'est par son propre désir que le modèle désigne au sujet l'objet suprêmement désirable. » (Girard, 1972, p. 204-205)

Mais ce désir mimétique, poursuit René Girard, engendre une rivalité mimétique inévitable : autrui est à la fois le modèle qui suscite le désir et l'obstacle qui en empêche sa réalisation ; une rivalité entre les hommes qui devient source de violences en chaîne, d'une violence fondamentale, dangereuse pour les sociétés. « Deux désirs qui convergent sur le même objet se font mutuellement obstacle. Toute *mimesis* portant sur le désir débouche automatiquement sur le conflit. » (Girard, 1972, p. 205). « Si le désir est libre de se fixer là où il veut, sa nature mimétique va presque toujours l'entraîner dans l'impasse du *double bind* [double impératif contradictoire ; le modèle dit « imite-moi » et en même temps « ne m'imité pas »]. La *mimesis* se jette aveuglément sur l'obstacle d'un désir concurrent ; elle engendre son propre échec et cet échec, en retour, va renforcer la tendance mimétique. Il y a là un processus qui se nourrit de lui-même, qui va toujours s'exaspérant et se simplifiant. Chaque fois que [le sujet] croit trouver l'être devant lui, il s'efforce de l'atteindre en désirant ce que l'autre lui désigne ; et il rencontre chaque fois la violence du désir adverse. Par un raccourci à la fois logique et dément, il doit vite se convaincre que la violence elle-même est le signe le plus sûr de l'être qui toujours l'élude. La violence et le désir sont désormais liés l'un à l'autre. Le sujet ne peut pas subir la première sans voir s'éveiller le second. » (Girard, 1972, p. 207).

C'est précisément cette violence fondamentale, conclut René Girard, que les institutions tant politiques que religieuses s'attachent à canaliser et à masquer par un acte de violence sacrificiel. En effet, le sacrifice — qui est répétition rituelle, selon lui, d'un meurtre fondateur ayant permis, une première fois, le rétablissement de la paix — est la seule manière à même de tromper la violence et de l'expulser temporairement hors de la société, car le sacrifice met en œuvre un mécanisme victimaire qui consiste à détourner la violence fondamentale vers d'autres êtres, un homme ou une victime de remplacement dont la mort importe moins, qui se présentent alors comme des boucs émissaires. « Dans un univers où le moindre conflit peut entraîner des désastres [...], le sacrifice polarise les tendances agressives sur des victimes réelles ou idéales, animées ou inanimées mais toujours non susceptibles d'être vengées... Il fournit à un appétit de violence dont la seule volonté ascétique ne peut venir à bout un exutoire partiel certes, temporaire, mais indéfiniment renouvelable et sur l'efficacité duquel les témoignages concordants sont trop nombreux pour être négligés. Le sacrifice empêche les germes de violence de se développer. » (Girard, 1972, p. 35).

Cette présentation, bien que sommaire, met en évidence l'importance de la notion de *mimesis* dans l'anthropologie girardienne. La *mimesis* (*mimesis* d'appropriation), structure

fondamentale du désir et forme première de toute relation, est le fait élémentaire d'où procèdent toutes cultures et toutes sociétés. « C'est de la rivalité pour l'objet, c'est de la *mimesis* d'appropriation dont il faut toujours partir. [...] On peut ramener à ce mécanisme non seulement les interdits mais les rites, et l'organisation religieuse dans son ensemble. C'est une théorie complète de la culture humaine qui... se [dessine] à partir de ce seul et unique principe. » (Girard, 1978, p. 27).

Reconnaître cette autre face de l'imitation, sa dimension acquisitive qui est également une dimension conflictuelle, est essentiel et ce à quoi nous engage René Girard car notre méconnaissance du mimétique (de la rivalité mimétique) est l'obstacle auquel se heurte la recherche en sciences humaines et sociales et qui est responsable de la lenteur de ses progrès. À cette fin, René Girard recourt au terme grec de *mimesis* pour rendre compte d'un fait que le terme d'imitation risque d'occulter. Platon n'avait pas manqué de voir en la *mimesis* à la fois une force de cohésion et une force de dissolution. Et en adoptant ce terme, René Girard réintroduit dans le vocabulaire des sciences humaines et sociales la notion d'imitation, qu'une conception unilatérale, en vigueur dans les sciences de l'homme et de la culture au XIX^e siècle, a grandement discrédité en n'y voyant qu'une force de cohésion. « On croit qu'en insistant sur le rôle de l'imitation on va mettre l'accent sur les aspects grégaires de l'humanité, sur tout ce qui nous transforme en troupeaux. [...] En donnant le beau rôle à l'imitation on se rendrait complice, peut-être, de tout ce qui nous asservit et nous uniformise. » (Girard, 1978, p. 15-16).

Cette façon de concevoir l'imitation est celle que l'on trouve effectivement à l'œuvre dans les théories de l'imitation élaborées à la fin du XIX^e siècle, par exemple chez Gabriel Tarde (*Les lois de l'imitation*, Alcan, 1890) et qui le conduit à poser l'imitation comme « fondement unique de l'harmonie sociale et du progrès » (Girard, 1978, p. 16) et dans les théories modernes de l'imitation, lesquelles en limitent la portée aux conduites relevant du paraître : « les gestes, les façons de se comporter et de parler, les modèles agréés par les conventions sociales » et restreignent l'emploi du terme « aux modalités d'imitation qui ne risquent pas de susciter le conflit, représentatives seulement et de l'ordre du simulacre » (Girard, 1978, p. 25).

Qu'en est-il de la réception de l'anthropologie fondamentale de René Girard et plus particulièrement de sa conception de la *mimesis* ? Les écrits consacrés à l'œuvre girardienne sont à ce jour nombreux. La pensée de René Girard a même atteint un vaste public à la fin des années soixante dix : « Il y a comme un *effet Girard*, écrit Olivier Mongin : cette pensée est désormais la référence obligée dans nombre de discussions, une *mécanique* girardienne tend à s'imposer à tout propos, au risque de banaliser cette pensée, les notions de désir mimétique, de rivalité, de bouc émissaire, de victime sacrificielle sont devenues des mots de passe, sinon des passe-partout » (*Esprit*, avril 1979, p. 26). Pourtant, la théorie girardienne reste peu discutée parmi les spécialistes des principaux domaines que l'œuvre de René Girard a « labouré ». René Girard est soit « violemment attaqué », soit « silencieusement évité » (Deguy et Dupuy, 1982).

Peu d'anthropologues s'intéressant aux rituels ou à la violence, en particulier au thème de la vengeance, semblent reprendre les thèses de René Girard.

Pour Raymond Verdier, la vengeance dont il est question chez René Girard — une vengeance fondamentale, originelle, sans fin et destructrice, une « vengeance en chaîne [qui] apparaît comme le paroxysme et la perfection de la mimesis » (Girard, 1978, p. 20) — relève d'un état de nature sur lequel l'ethnologue et l'historien n'ont prise, d'une hypothèse sur les origines, gratuite et invérifiable. Et il conclut : « Il y aurait lieu bien plutôt de se demander si cette conception de la vengeance sans fin et destructrice, loin de se rapporter à la « fondation du monde » ne procède pas d'une vision moderne postérieure à l'instauration de l'État, qui en fait une affaire « privée » quand il s'arroge le monopole de la contrainte et de la sanction » (Verdier, 1980, p. 14).

Pour Luc de Heusch, la théorie girardienne repose sur « un parti pris dogmatique », sur « une conception psychologique arbitraire de la vie sociale ». Il ne lui semble pas que l'idéologie du bouc émissaire puisse avoir vocation de modèle, toutes les formes de sacrifice ne se réduisant pas à la théorie girardienne de la victime émissaire (Heusch, 1986, p. 35-36). Enfin, plus récemment, Maurice Bloch nous montre que la violence n'est pas tant le résultat d'une agressivité fondamentale, innée à l'homme, que le rituel exprimerait et purgerait, que « le résultat d'une tentative de créer le transcendant dans la religion et dans le politique » (Bloch, 1997, p. 19-20).

L'anthropologie de René Girard, sa théorie de la mimesis, perdrait-elle pour autant toute valeur heuristique ? Richard Kearney montre, en appliquant les thèses de René Girard au phénomène de la violence en Irlande du Nord, que la théorie girardienne de la *mimesis* énonce « une vérité d'une grande portée » : « Ce qu'elle permet de comprendre du conflit de l'Ulster en est la preuve ». Cependant si les thèses de René Girard permettent de rendre compte du phénomène terroriste en Irlande du Nord, de son aspect sacrificiel, ce conflit ne peut pas être interprété seulement ou principalement comme une crise mimétique. Le seul « mécanisme mimétique » ne nous conduit à privilégier qu'un type de violence particulier. Richard Kearney voit « la violence sacrificielle comme partie d'un ordre mythico-symbolique, et non comme un “mécanisme” mimétique universel » (Kearney, 1979, p. 41). Il est convaincu « qu'il y a une différence de nature entre le caractère symbolique sacrificiel des principales violences républicaines et la logique historique rationnelle qui sous-tend bien d'autres formes de violence » (Kearney, 1979, p. 42). Ainsi pour saisir globalement la violence en Ulster, il faudrait associer la critique sacrificielle de René Girard à une approche socio-historique.

L'application des idées de René Girard à une crise contemporaine révèle les limites de l'approche girardienne. L'approche girardienne s'applique-t-elle mieux à la réalité des sociétés traditionnelles ? Les limites de la théorie de René Girard ne seraient-elles pas, ainsi que le suggère Richard Kearney, avant tout celles des hypothèses mêmes de René Girard, celles d'une théorie à laquelle est conférée un pouvoir d'explication illimité ? (Kearney, 1979, p. 44).

Lucien Scubla, lecteur attentif de l'ethnologie et des écrits de René Girard, est de même convaincu de la fécondité des hypothèses de René Girard, à condition toutefois de réaménager la structure de l'hypothèse mimétique (mimétique et victimaire) girardienne. Examinant les

rapports entre la théorie du désir et la théorie du sacrifice chez René Girard, Lucien Scubla démontre que toute la théorie du sacrifice ne peut se déduire de la seule hypothèse du désir mimétique. Ni l'hypothèse mimétique, ni le mécanisme victimaire et leurs corollaires ne sont à même de rendre compte de toutes les propriétés des systèmes sacrificiels : « ni le théorème de Girard, ni la théorie des signes victimaires, ni celle des catégories sacrificiables ne nous montrent ni pourquoi les enfants sont éminemment sacrificiables, ni pourquoi la mise à mort des victimes est une prérogative masculine » (Scubla, 1985, p. 361-362). « Si importante que soit la rivalité mimétique, il faut donc remonter en amont de la *mimesis*. Le désir mimétique engendre l'envie, mais si le désir mimétique était l'essence du désir, l'envie devrait être essentiellement sans objet. Or il y a chez l'homme une envie primitive, celle de procréer des enfants comme les femmes, voire de dérober aux femmes le privilège de la procréation » (Scubla, 1985, p. 369-370). La rivalité mimétique n'est pas exclusive d'autres rivalités, issues notamment de la différence des générations et des sexes et qu'il faut prendre aussi en compte.

L'anthropologie fondamentale de René Girard appelle donc des réfutations partielles. Comme le souligne Lucien Scubla : « la synthèse girardienne n'est pas définitive et il serait imprudent d'y voir une révélation de toutes les choses cachées depuis la fondation du monde [...]. En revanche, comme toute théorie scientifique, elle est appelée à être remplacée par des théories plus puissantes qu'elle aura contribué à édifier » (Scubla, 1985, p. 372).

Publications de René Girard

GIRARD René, 1961, *Mensonge romanesque et vérité romantique*, Paris, Grasset ; réédition Paris, Hachette « Pluriel », 1985.

— 1962, *Proust : A Collection of Critical Essays* (René Girard éd.), New York, Prentice Hall.

— 1963, *Dostoïevski : du double à l'unité*, Paris, Plon « La recherche de l'absolu » - texte repris en 1976 aux Éditions de l'Âge d'homme (Lausanne) sous le titre : *Critique dans un souterrain*.

— 1972, *La Violence et le sacré*, Paris, Grasset, 451 p. ; réédition Paris, Hachette « Pluriel », 1998.

— 1978, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Recherches avec Jean-Michel Oughourlian et Guy Lefort, Paris, Grasset, 492 p. ; Livre de poche « Biblio Essais », 1983.

— 1978, *To Double Business Bound : Essays on Literature, Mimesis, and Anthropology*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press.

— 1978/1979, *Quand ces choses commenceront...* (entretien avec Philippe Muray dans *Tel Quel* 78 et 79 ; réédition, Paris, Arléa « Arléa Poche », 1996.

— 1982, *Le Bouc émissaire*, Paris, Grasset, réédition Livre de Poche « Biblio Essais », 1986.

— 1985, *La Route antique des hommes pervers*, Paris, Grasset ; réédition Livre de Poche « Biblio Essais », 1988.

— 1990, *Shakespeare, les feux de l'envie*, Paris, Grasset ; réédition Livre de Poche « Biblio Essais », 1993.

Écrits sur l'œuvre de René Girard

« La violence et le sacré », *Esprit*, novembre 1973, numéro consacré à la pensée de R. Girard après la parution de *la Violence et le sacré* (articles de présentation d'Alfred Simon et d'Éric Gans. Discussion de René Girard avec François Aubral, Michel Deguy, J.-M. Domenach, Eugénie Luccioni, Maurice Mourier, Pierre Pachet, Michel Panoff et Paul Thibaud).

Alain Jauvion

« Retour sur René Girard », *Esprit*, avril 1979, numéro consacré à la pensée de R. Girard après la parution de son ouvrage : *Des choses cachées depuis la fondation du monde* (articles de Olivier Mongin, Henri-Jacques Stiker, Manuel de Diéguez et Richard Kearney).

CHIRPAZ François, *Enjeux de la violence. Essai sur René Girard*. Paris, Les Éditions du Cerf « Dossiers libres », 1980.

DEGUY Michel et DUPUY Jean-Pierre (textes rassemblés par), *René Girard et le problème du mal*, Paris, Grasset, 1982, (contient une biographie et bibliographie de René Girard, p. 315-333).

FAGES Jean-Baptiste, *Comprendre René Girard*, Toulouse, Privat, 1982.

DUMOUCHEL Paul (Colloque de Cerisy, sous la direction de), *Violence et vérité autour de René Girard*, Paris, Grasset, 1985.

ORSINI Christine, *La Pensée de René Girard*, Paris, Retz, 1986.

L'anthropologie et René Girard

BLOCH Maurice, *La Violence du religieux*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1997, (éd. angl., Cambridge University Press, 1992).

HEUSCH Luc de, *Le Sacrifice dans les religions africaines*, Paris, Gallimard, 1986.

KEARNEY Richard, « Terrorisme et sacrifice : le cas de l'Irlande du Nord », *Esprit*, avril 1979, p. 29-44.

SCUBLA Lucien, « Contribution à une théorie du sacrifice », in *René Girard et le problème du mal*, textes rassemblés par Michel Deguy et Jean-Pierre Dupuy, Paris, Grasset, 1982, p. 103-167.

— « Théorie du sacrifice et théorie du désir chez René Girard », in *Violence et vérité autour de René Girard*, Colloque de Cerisy, sous la direction de Paul Dumouchel, Paris, Grasset, 1985, p. 359-374.

— « Vengeance et sacrifice : de l'opposition à la réconciliation », *Droit et Cultures* 26, 1993, p. 77-101.

VERDIER Raymond « Le système vindicatoire. Esquisse théorique », in *La vengeance. Tome 1, La vengeance dans les sociétés extra-occidentales*, textes réunis et présentés par Raymond Verdier, Paris, Éditions Cujas, 1980, p. 11-42.